

Zeitschrift: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte =
Société Suisse d'Histoire Economique et Sociale

Band: 11 (1993)

Artikel: Femmes au marché : (Suisse occidentale, fin 18e - début 20e siècle)

Autor: Radeff, Anne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-871733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Femmes au marché

(Suisse occidentale, fin 18e – début 20e siècle)

Depuis le Moyen Age, les femmes jouent un rôle important dans les marchés. Elles y apparaissent d'une part en tant que productrices: des paysannes viennent en ville vendre les quelques légumes ou les fruits qu'elles récoltent dans leurs jardins¹ ou, en plus grande quantité, ceux cultivés par leurs familles, telles les «marmettes» du Vully aux marchés de Berne ou Neuchâtel.² Dans les régions de production textile comme l'Emmental, elles se rendent au marché en hiver, pour y vendre les tissus qu'elles ont fabriqués. Parfois trop occupées pour y écouler les produits du sol, elles y envoient leurs maris – tout en redoutant les rencontres féminines qu'ils pourraient y faire.³

Les femmes sont aussi présentes au marché en tant que marchandes non-productrices: les «revendeuses», ou «cosson(e)s» au Moyen Age,⁴ inquiètent au fil des siècles les autorités soucieuses d'éviter l'accaparement des denrées et de limiter la hausse des prix. Enfin, et surtout, les femmes viennent au marché en tant que consommatrices, pour y acheter les denrées nécessaires à leur subsistance et à celle de leurs familles.

Ces activités s'intègrent dans une sociabilité féminine plus informelle que celle des hommes – le marché n'est ni une confrérie ni une association – et beaucoup moins connue.⁵ Les citadines y rencontrent les campagnardes, mais le marché est aussi une occasion de se retrouver entre voisines, dans un cadre très différent des visites à domicile ou des haltes à l'auberge – ces dernières étant peut-être mieux admises en Suisse alémanique qu'en Suisse romande, où les tavernes semblent plutôt être fréquentées par les hommes que par les femmes.⁶

Les marchés, des assemblées urbaines

Alors que les foires se multiplient dans les villages dès la fin du Moyen Age,⁷ les marchés n'y fleurissent guère: les villes sont très jalouses de leur privilège et protestent vigoureusement lorsque des lieux trop proches prétendent en jouir.⁸ De plus, l'organisation

d'un marché est coûteuse et sa nécessité ne s'affirme qu'au sein de populations aux activités très spécialisées. A la fin du 18e siècle, sur 70 lieux abritant des foires dans le nouveau Département du Léman, on n'en compte que 19 avec foires et marchés.⁹ A la même époque, l'ancien Etat de Berne compte, sur deux lieux de foires, un lieu ayant foires et marchés.¹⁰

L'histoire des foires au 19e siècle est bien connue pour l'espace vaudois grâce aux recherches de Monique Freymond-Bouquet:¹¹ une hausse spectaculaire du nombre de lieux en abritant intervient entre les années 1830 et 1850, pour plafonner jusqu'aux années 1880. Cet essor correspond à une période particulièrement propice sur le plan agricole, avec un développement important de l'élevage en plaine.¹² La crise qui frappe le monde paysan dès les années 1870 n'affecte pas immédiatement le réseau des foires, qui ne commence à décliner qu'à partir de 1884. Mais cette concentration est irréversible. Malgré la reprise de la conjoncture paysanne dès les années 1890, le nombre des lieux de foires continue à diminuer: l'essor de l'élevage et son intégration au commerce mondial n'ont pas provoqué une densification du réseau du commerce périodique mais sa réorganisation avec, en particulier, l'abandon des lieux non desservis par le chemin de fer.

Nous ne disposons pas encore d'une histoire des marchés au 19e siècle. Sur le plan spatial, il est probable que le nombre de lieux de marchés n'a pas autant fluctué que celui des foires. Le volume des échanges a sans doute augmenté de la fin du 18e au début du 20e siècle, compte tenu de la forte croissance démographique des villes. Par contre, il a décliné en valeur relative au profit du commerce permanent (boutiques, puis premiers grands magasins).¹³ Sous l'Ancien Régime en effet, le marché hebdomadaire joue un rôle essentiel dans l'économie urbaine. C'est là que s'approvisionne la grande majorité des habitants de la ville et des environs: si de nombreux citadins ou ruraux sont propriétaires au 18e siècle, la plupart d'entre eux n'ont pas assez de terres pour nourrir leur famille tout au long de l'année. On vient parfois de loin: le marché d'Orbe par exemple concurrence victorieusement en 1786 ceux de Romainmôtier et de La Sarraz, pourtant distants de plusieurs kilomètres.¹⁴ Les autres sources d'approvisionnement sont marginales: les achats chez le producteur sont surtout et souvent exclusivement le fait de professionnels (bouchers, boulangers etc.) et les colporteurs, comme les boutiques, n'offrent que quelques denrées alimentaires bien précises (huile, citrons, fromage de Schabzieger [!], épices, tisanes, fruits).¹⁵ A côté des boucheries et des boulangeries, le marché d'Ancien Régime est ainsi le lieu par excellence des échanges urbains, compte-tenu du fait que l'essentiel des budgets familiaux est attribué à l'approvisionnement.

On y vend toutes sortes de choses. Jusqu'au début du 19^e siècle, le blé est la denrée la plus importante, mais il est accompagné dès le Moyen Age d'autres produits agricoles – dont l'importance relative et la variété croît au cours du 19^e siècle – ou de marchandises diverses. Les marchés des grandes villes sont très diversifiés, tels ceux de Genève vers 1900: on y vend des fruits et des légumes, des champignons en saison, des pommes de terre, des viandes et poissons (aux trois halles de Rive, de l'Île et des Pâquis), des volailles, des produits laitiers; mais on y trouve aussi des fleurs, des plantons, de la paille et du foin, du bois de chauffage et de construction et enfin toutes sortes de produits rappelant autant sinon plus la foire que le marché (toilerie, mercerie, papeterie, chapeaux, souliers, vannerie, ferblanterie, poterie et autres).¹⁶

Les acteurs du marché d'après les textes écrits

Les règlements de marché sont nombreux et détaillés dès le 18^e siècle au moins. On en trouve partout, dans les grandes villes comme les petits bourgs. Nous avons dressé la liste des personnages qu'on y rencontre, afin d'y chercher la présence de femmes (annexe à ce texte pour Lausanne, complétée par le recours à d'autres règlements concernant de plus grandes villes ou de plus petits bourgs).¹⁷

Les consommateurs sont décrits avec plus de précision sous l'Ancien Régime qu'à l'époque contemporaine; on distingue alors entre bourgeois, habitants et étrangers – qui ont des priorités décroissantes à l'achat – tandis que le 19^e siècle se contente généralement des mots «acheteur» ou «acquéreur». Parmi les acheteurs intermédiaires, on trouve souvent des revendeurs, ou «blatiers» lorsqu'il s'agit de blé, mais aussi des meuniers, des boulangers, des traiteurs ou des cabaretiers. Les vendeurs sont mieux décrits au 19^e qu'au 18^e siècle: il peut s'agir de négociants installés en ville et autorisés à dresser un étalage devant leurs boutiques, de marchands ambulants ou de maraîchers venus vendre leur production. Certains sont très spécialisés, comme les cordiers ou les rôtisseurs de châtaignes. Enfin, on trouve nombre d'acteurs divers, attachés au transport (voituriers, charretiers etc.), à la surveillance (gardes, inspecteurs etc.), voire, plus rarement, au divertissement, comme les saltimbanques.

Une fois seulement, une catégorie est désignée au féminin et au masculin: il s'agit, à Carouge en 1785, des «revendeurs et revendeuses». Leur activité est strictement limitée: «Il est défendu aux revendeurs et revendeuses d'aller à la rencontre de ceux qui apportent des denrées, quant même ce seroit au-delà de Carouge et de son territoire, de marchander ni acheter autre chose à manger, pour eux ni pour autrui.» Ils

– et elles – ne pourront «faire leurs emplettes ailleurs qu’aux Places destinées pour le Marché [...] qu’après la levée de l’étendard, et aux heures permises». ¹⁸

Aucune autre femme n’est citée dans les règlements consultés. A une exception près, sans doute attribuable au style particulier des Savoyards, tous les termes utilisés pour désigner les acteurs du marché sont au masculin – et pour cause, puisque grammaticalement il suffit d’un homme dans une foule de femmes pour que celle-ci soit désignée au masculin! Le bon usage de la langue crée ici un écran opaque entre l’historien et les questions qu’il se pose.

*

D’autres sources écrites sont plus prolixes sur les femmes. En particulier, on peut utiliser les textes littéraires, tels ceux de Jeremias Gotthelf pour l’Emmental utilisés ci-dessus.

Voici quelques autres exemples décrivant les femmes au marché de Lausanne. Le portrait peut être teinté de pittoresque, tel celui que le syndic Berchtold van Muyden trace en 1911 des «ménagères [qui] vont et viennent avec des airs affairés. Les plus cossues sont suivies de leurs servantes. Elles sont tout heureuses de se rencontrer; elles font la causette avec leurs amies, sans souci de l’obstacle qu’elles opposent à la circulation, combattant les prétentions toujours plus élevées des maraîchères et résistant vaillamment à leurs séduisantes propositions lorsque, l’heure de midi approchant, poissons, fruits et légumes sont offerts au rabais.» ¹⁹

Ou lyrique, tel Ramuz racontant comment les paysans descendent en ville: «Ils étaient deux, l’homme et la femme; la femme, elle, avait presque toujours un panier sur les genoux; il était à couvercle ou recouvert d’un linge, avec des œufs dedans ou quelque chose de délicat, c’est pourquoi il faut prendre des précautions.» Puis on se retrouve à la Riponne: «On s’abordait, on se tendait la main; les femmes s’embrassaient; chaque char avait ses habitués, ses pratiques: tout cela faisait un grand bruit joyeux, pendant que les marchands, de leur côté, avaient dressé, autour de la place et sur les deux côtés de la chaussée qui la traversait, leurs échoppes de toile ou leurs grands parasols, autour du mât desquels ils déballaient leurs marchandises.» ²⁰

Ou encore, moins poétique mais plus précis, Urbain Olivier, faisant ainsi parler un maraîcher: «– Par exemple, dit-il, il faudra que ma femme vende les légumes, le mercredi et le samedi. Je les lui porterai à la place que j’ai louée de la ville, puis je reviendrai travailler chez moi ou ailleurs. Quant mon affaire sera bien en train, j’aurai une forte ânesse et une charrette. Ce sera plus commode, et l’ânesse rapportera bien son intérêt.» ²¹

Et l'auteur continue par cette description de la clientèle du marché: «On y coudoie la cuisinière alerte, qui fait de grosses provisions pour les pensionnats et n'a guère le temps de marchander; la jeune fille qui, au contraire, doit ménager les centimes qu'elle gagne péniblement, pour entretenir sa mère infirme; la vieille dame, un profond panier couvert au bras, dans lequel peuvent entrer des primeurs assez chères.» Quant aux hommes: «De bons Lausannois, rentiers à gros ventres, [ils] se promènent dans les rues, en vrais curieux parfaitement oisifs, jusqu'à l'heure où, fatigués du bruit et de la foule, ils se retirent tout doucement dans un café, pour y boire chacun leur demi-pot de Désaley, avant de regagner leur domicile.» Mais tous les messieurs ne sont pas aussi désœuvrés: Urbain Olivier continue en décrivant les avocats, les étudiants, les gamins et les professeurs et finit par se mettre lui-même en scène, dans un curieux effet de miroir: «J'y passe aussi à mon tour, objet de curiosité pour plusieurs, comme il le sont pour moi» et sa connaissance des variétés de fruits et de la pratique du marchandage prouve qu'il ne se contente pas de flâner au marché, malgré qu'il se défende «d'y rien acheter» – activité dégradante pour un homme?²²

Ces quelques citations démontrent que les textes sur les marchés mériteraient de faire l'objet d'un inventaire exhaustif, ce qui permettrait une analyse nuancée de l'évolution des situations et des variations régionales. Elles percent l'écran de fumée grammatical des règlements de police. La fonction de sociabilité du marché y est autant sinon plus évoquée que sa fonction économique. Fortement biaisés par la personnalité des auteurs, ces textes nous apprennent pourtant autant – sinon plus – sur la manière dont les hommes voyaient les femmes que sur les femmes elles-mêmes; mais la chose est digne d'intérêt, puisque ce regard masculin a, dans une grande mesure, déterminé le devenir féminin et l'image que les femmes se font d'elles-mêmes!²³

Les marchés en images (années 1880–1930)

D'autres sources donnent un éclairage différent: il s'agit des documents iconographiques, dont nous avons publié plusieurs exemples dans un livre consacré aux foires et aux marchés de Suisse romande.²⁴ Nos observations, qui s'inscrivent dans une période allant des années 1880 aux années 1930, portent sur quelque deux cents documents, tous réunis par Monique Pauchard, et permettent de tracer un portrait animé d'activités féminines très anciennes et méconnues, sans doute à cause de leur banalité et – quel paradoxe pour l'historien! – du fait qu'elles traversent les siècles pour subsister de nos jours encore.²⁵

Encore très rares au 18^e siècle,²⁶ les images de marchés se multiplient au cours du 19^e, surtout à partir des années 1880, conjointement à l'essor de la photographie. Certaines sont des œuvres d'art, d'autres des documents d'amateur – pour autant que l'on puisse utiliser ce terme à une époque où la photographie nécessitait des connaissances techniques autrement plus précises que de nos jours.²⁷ Parfois, on en fait des cartes postales, qui peuvent être agrémentées de quelques vers comme au marché de la place des Halles à Neuchâtel,²⁸ où l'on célèbre le courage des «marmettes»

«Qu'il pleuve, neige ou qu'il vente,
Les Marmettes du Vully
Ne manquent jamais la vente
Au grand marché du jeudi».

Un fait ressort nettement: les femmes de tous âges et de toutes conditions sont toujours majoritaires dans les documents iconographiques. Parfois même, on ne voit qu'elles, comme dans une belle photo des arcades du marché de Nyon réalisée vers 1911:²⁹ dans des paniers tressés de formes et tailles diverses posés par terre ou sur une poussette de marché, les marchandes, parfois assises, offrent diverses denrées. Les clientes, un panier au bras, parfois un enfant à la main, regardent le photographe qui a figé en un instant d'éternité de très beaux visages féminins, souvent fatigués, à l'ombre d'arcades médiévales.

Dans tous les autres documents iconographiques, on voit ainsi vivre et agir des femmes. Elles sont généralement les seules à acheter: certes, l'on voit fréquemment des hommes traverser le marché, mais ils n'y acquièrent ni denrées ni marchandises. Suivant le lieu et l'heure, les acheteuses peuvent être d'élégantes bourgeoises en longues robes claires, comme au boulevard Helvétique à Genève,³⁰ de grandes filles portant tablier, comme à Pépinet à Lausanne,³¹ des mères poussant un landau ou encore des femmes âgées.

En tant que vendeuses, les femmes côtoient les hommes. A Lausanne en 1898 par exemple, deux commerçants – le père et le fils Jaccoud – offrant des pommes de terre, occupent le premier plan d'une photographie où les femmes, très nombreuses, sont reléguées à l'arrière. Les vendeurs sont ainsi souvent présents, tandis que les vendeuses le sont toujours. Les documents ne permettent pas – sauf exception – de savoir s'il s'agit de paysannes (alors que la chose est plus facile pour les hommes, qui portent des blouses de toile). Elles exposent leurs denrées dans des paniers ou sur des cageots posés par terre, sur des bancs ou des chars au timon dressé. Il est généralement difficile de distinguer les denrées offertes à la vente. Outre les légumes et les fruits

en vrac, on voit parfois de beaux chapelets d'oignons ou des fleurs. Mais on trouve aussi des objets de vannerie, du bois ou du foin. Dans la mesure du possible, les denrées sont à l'ombre; les bancs peuvent être bâchés, mais on profite aussi de beaux arbres – tels les platanes du boulevard Helvétique –, des arcades, comme à Nyon, ou de l'abri des maisons, telles à la Grand-Rue de Fribourg (côté droit réservé aux fruits, aux légumes et au beurre, côté gauche aux viandes, charcuteries et fromages).

On fait beaucoup plus de choses au marché que d'acheter ou de vendre. On passe d'un pas pressé, comme beaucoup d'hommes, autoritaire, comme des policiers, ou affairé, comme des mamans menant un enfant à la main. Parfois, une femme tire la bride d'un cheval attelé à un char. On regarde et on discute, ou encore on pose ou on installe des marchandises. La fonction de rencontre du marché est nettement mise en évidence dans les documents iconographiques, bien que l'impression dominante soit celle d'une activité concentrée plutôt que celle d'une convivialité détendue.³²

Les femmes au marché, les hommes à la foire au bétail

La comparaison entre les marchés urbains et un autre type d'assemblées périodiques très fréquent dans les villes comme dans les villages, les foires au bétail, est frappante: les femmes y sont beaucoup moins présentes et parfois totalement absentes³³. Ce sont en effet d'abord et surtout les hommes – en blouse paysanne ou en costume de ville – qui participent aux marchés-concours ou aux foires au bétail, qu'il s'agisse du jury, des éleveurs, des marchands ou des acheteurs. Ils sont souvent accompagnés de jeunes garçons chargés de surveiller les bêtes. Lorsque l'on voit des femmes, elles sont plutôt spectatrices qu'actrices et se trouvent souvent en marge de la scène. A certaines occasions, on les surprend même dans une attitude de détente – chose rarissime dans les documents utilisés, tant pour les hommes que les femmes – comme les deux Valaisannes enlacées qui occupent le premier plan d'une scène de foire au bétail à Kippel, dans le Lötschental.³⁴

Les femmes ne redeviennent actrices que lorsqu'il s'agit de vente de petit bétail, chèvres ou cochons. Malheureusement, les photographes ont beaucoup plus rarement représenté ce type de scène, moins spectaculaire que les alignements de bovins gras et vigoureux. Les textes écrits viennent heureusement combler cette lacune, tel ceux de J. Gotthelf: il décrit vers 1840 la rencontre, au retour d'une foire, entre le valet Uli, qui y a vendu une vache pour le compte de son patron et la paysanne Käthi, qui y a mené des cochons.³⁵

Des sources à découvrir

Les sources iconographiques, couplées aux textes, permettent donc de mettre en évidence le rôle essentiel des femmes dans le fonctionnement du commerce périodique. On peut les utiliser de manière plutôt qualitative, comme nous venons de le faire, ou plutôt quantitative, comme Monique Pauchard, en analysant systématiquement tous les éléments représentés: les personnes, avec mention de leur sexe, et, quand la chose est possible, de leurs fonctions; les moyens de transport (chars, voitures, luges etc.); les objets offerts à la vente (fromages, légumes, tissus etc.); la manière dont ils sont présentés (sur le sol, dans des paniers, sur un char, sur un banc, bâché ou non); les activités des personnages (passer, vendre, acheter, discuter etc.); le contenu statique du document (fontaines, maisons, arbres etc.); les objets représentés (paniers, hottes etc.); enfin, les animaux.³⁶

De même, on peut travailler sur la longue durée, comme nous l'avons fait ici, ou tenter une analyse chronologique plus précise, qui montrerait par exemple l'évolution des attitudes au cours des décennies; cette approche est cependant rendue très ardue par la difficulté à dater les documents iconographiques, surtout lorsqu'il s'agit de photographies.³⁷ Enfin, on peut chercher des différences régionales, dont nous n'avons fait que signaler quelques-unes au passage. Bref, de nombreuses directions de recherche sont ouvertes, que cet article ne fait qu'esquisser.

*

Malgré le grand intérêt des sources utilisées ici, nombre d'auteurs ayant étudié l'histoire des femmes ont négligé les images montrant un grand nombre de personnages pour leur préférer des portraits ou des scènes de petits groupes.³⁸ Ils sont ainsi passés à côté d'un aspect fondamental de l'histoire des femmes: leur activité dans l'approvisionnement de la population, qu'il s'agisse des habitants d'une ville – elles apparaissent alors en tant que vendeuses – ou de leur famille – elles apparaissent alors en tant qu'acheteuses.³⁹ Clientes ou marchandes, mères, fillettes ou grand'mères, ces femmes font preuve d'une étonnante polyvalence. On est bien loin du rôle dans lequel les confine un aubergiste misogyne du 19^e siècle: «Schweine mästen und kochen, Kaffee trinken und alle Jahre ein Kind haben, das ist eure Sache und damit punktum.»⁴⁰

Annexe: noms d'acteurs mentionnés dans les règlements de marchés lausannois, 1788 – 1912, suivis des dates de citations (Archives de la Ville de Lausanne, abr.: AVL, AVLR 18/1)

Acheteurs ^{*1} : 1822, 1858	Locataires d'échoppes ^{*2} : 1882
Acquéreurs ^{*1} : 1822	Marchands ^{*2} : 1788, 1822, 1858, 1882, 1883, 1901, 1912
Blatiers (revendeurs de grains) ^{*1} : 1788, 1799, 1803, 1822	Mesureur ^{*3} : 1788, 1799, 1803
Boulangers ^{*1} : 1788, 1822	Métral ^{*3} : 1788
Bourgeois ^{*1} : 1788	Meuniers ^{*1} : 1788, 1799, 1803
Cabaretiers ^{*1} : 1788	Muletiers ^{*3} : 1788
Charretiers ^{*3} : 1788	Président du Conseil ^{*3} : 1788
Concierge de la halle ^{*3} : 1858	Propriétaires ou locataires d'échoppes ^{*2} : 1883, 1901, 1912
Détailleurs ^{*2} : 1856	Régisseur du poids ^{*3} : 1882
Employé de police ^{*3} : 1858	Revendeurs ^{*1} : 1788, 1799, 1803, 1822, 1858
Etalagistes ^{*2} : 1912	Traiteurs ^{*1} : 1788
Etrangers ^{*1} : 1788, 1799 («non Helvétiens»)	Vendeurs ^{*2} : 1799, 1803, 1822, 1858, 1882, 1883, 1901, 1912
Gardes ^{*3} : 1788	Voituriers ^{*3} : 1788, 1799
Habitants ^{*1} : 1788	
Inspecteurs ^{*3} : 1799, 1803, 1822, 1858	

*1 Acheteurs; *2 vendeurs; *3 autres.

Règlements consultés: 1788 (AVLR 18/1/1), 1799 (18/1/2), 1803 (18/1/3), 1822 (18/2), 1858 (18/6/1), 1882 (18/7/1), 1883 (18/8), 1901 (18/9), 1912 (18/12).

N. B.: Notre but étant de relever d'éventuels noms au féminin, nous n'avons pris que les acteurs mentionnés nommément, pas ceux qui sont désignés par une action («les personnes qui...»). Des noms peuvent ainsi disparaître alors que les acteurs sont toujours là: par exemple, les mentions de voituriers et de charretiers sont remplacées au 19^e siècle par des phrases du type «il est défendu de passer avec des chars, des chevaux et des voitures» (les automobiles apparaissent dès 1912). Enfin, nous n'avons pas relevé les noms de personnes morales (Direction de police, Municipalité etc.).

Notes

- 1 Ce rôle a été mis en évidence par Brigitte Schnegg, *Marginal und unentbehrlich: Weibliche Erwerbsarbeit in der vorindustriellen Ökonomie an schweizerischen Beispielen des 18. Jahrhunderts*, in: Simonetta Cavaciocchi (éd.), *La donna nell'economia. Sec. XIII–XVIII* (Atti delle «Settimane di studi» 21), Prato 1990, p. 621–631; d'après, entre autres, Niklaus Anton Rudolf Holzer, *Beschreibung des Amtes Laupen 1779*, éd. par H. A. Michel (Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern 68), Berne 1984.
- 2 Rudolf J. Ramseyer, *Zibelemärit*, Martinimesse, Langnau 1990, p. 102–108. Sur le terme de «marmettes», cf. William Pierrehumbert, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel 1926, p. 351.
- 3 Pour l'Emmental par ex., cf. Jeremias Gotthelf, *Uli der Knecht et Uli der Pächter*, Lausanne 1970, p. 100, 118.
- 4 Danielle Anex-Cabanis, *La vie économique à Lausanne au Moyen Age*, Lausanne 1978, p. 41 ss.
- 5 Cet aspect a été abordé, entre autres, dans M.-F. Gueusquin-Barbichon, *Différenciation et espaces sexuels dans les foires et marchés à Corbigny (Nièvre)*, in: *Etudes rurales* 78–80 (1980), numéro spécial *Foires et marchés ruraux en France*, p. 327 ss.
- 6 De nombreux exemples de sociabilité féminine à l'auberge sont donnés pour l'Emmental par Jeremias Gotthelf (cf. note 3) p. 102 ss., 248 ss., 293 ss. etc.; André Corboz, *Invention de Carouge, 1772–1792*, Lausanne 1968, p. 462–463 parle de femmes de mauvaise réputation. A Neuchâtel comme dans le canton de Vaud, le public des auberges semble plutôt masculin; cf. pour Neuchâtel: Michel Schlup, *Auberges et cabarets d'autrefois (1500–1850)*, Hauterive 1988, p. 23–26; cf. pour Vaud: ACV, K XII c 19, 1839, non paginé, fin de volume.
- 7 Anne Radeff, *Des Vaudois trop audacieux pour LLEE? Foires et marchés au 18e siècle*, in: *La monnaie de sa pièce... Hommages à Colin Martin*, Lausanne 1992, p. 275–290 et carte en fin de volume; Id., *Grandes et petites foires du Moyen Age au 20e siècle. Conjoncture générale et cas vaudois*, in: *Nuova Rivista Storica* LXXV (1991), p. 329–348.
- 8 Cf. par ex. le cas de Lausanne et Lutry aux 17e et 18e siècles dans Anne Radeff, *Les outils de l'économie ordinaire: foires et marchés lausannois sous l'Ancien Régime*, in: *Mémoire vive. Pages d'histoire lausannoise* 1 (1992), p. 60. Sur le problème des marchés ruraux, cf. le cas de l'Emmental analysé par Fritz Häusler, *Die alten Dorfmärkte des Emmentales*, Langnau 1986.
- 9 Archives d'Etat de Genève (abrégé: AEG), ADL IX b 2, 28. 10. 1798. Nous remercions Madame Catherine Santschi de nous avoir communiqué ce document.
- 10 Radeff, *Des Vaudois trop audacieux* (cf. note 7), p. 286–289.
- 11 Monique Freymond-Bouquet, *Le messager boiteux reflet des foires vaudoises au 19e siècle*, dactyl., 1987; Anne Radeff, Monique Pauchard et Monique Freymond, *Foires et marchés de Suisse romande, images de l'histoire des oublié(e)s*, Yens 1992, p. 43–55.
- 12 Georges Nicolas-Obadia, *Atlas statistique agricole vaudois (1806 à 1965)*, Lausanne 1974, p. 107 ss.
- 13 Qui ont été par ex. étudiées pour Lucerne par Anne-Marie Dubler, *Geschichte der Luzerner Wirtschaft. Volk, Staat und Wirtschaft im Wandel der Jahrhunderte*, Lucerne 1983, p. 161–168.
- 14 Radeff, *Des Vaudois trop audacieux* (cf. note 7), p. 289.
- 15 Radeff/Pauchard/Freymond (cf. note 11), p. 37–42. Sur l'organisation des marchés, cf. les nombreuses ordonnances publiées dans *Les Sources du droit suisse*, par ex. *Die Rechtsquellen des Kantons Bern, erster Teil, Stadtrechte*, vol. VIII, éd. par Hermann Rennefahrt, p. 1–108.
- 16 Règlement concernant les marchés périodiques dans la Ville de Genève, 1902 (AEG; règlement

- édicte en 1899 et modifié en 1902); les marchés genevois d'Ancien Régime ont été décrits dans Anne-Marie Piuz, Liliane Mottu-Weber et al., *L'économie genevoise de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime, 16e–18e siècles*, Genève 1990, p. 349 ss. Cf. aussi Jean-Claude Mayor, *Genève et ses marchés*, Genève 1987, p. 15 ss.
- 17 Outre le règlement genevois cité ci-dessus et les règlements lausannois énumérés en annexe, nous avons consulté, par ordre chronologique: Règlement de police pour Carouge de 1785, dans Corboz (cf. note 6) p. 534–545; Règlement pour la location des places de marché de la Chaux-de-Fonds, 1869; règlement pour la location et la police des marchés de la Chaux-de-Fonds, 1887; règlement pour la police et la location des places de marché de la Chaux-de-Fonds, 1893 (Bibliothèque municipale de la Chaux-de-Fonds); Ville de Bulle: règlement concernant la location des bancs et des places pour les jours de foire, 1884; Ville de Fribourg: règlement et tarif des foires et des marchés, 1889 (Archives d'Etat de Fribourg, carton 96); Règlement de police pour la ville et commune de Vevey, 1909 (Archives communales de Vevey). Nous remercions ici les archivistes qui ont bien voulu nous communiquer ces règlements.
 - 18 Corboz (cf. note 6), p. 538. Réglementation comparable par ex. pour Lausanne (AVL, AVL 18/1/1, 1788, art. VII), mais le texte ne parle que de «revendeurs». On retrouve aussi le masculin seulement dans le règlement de Fribourg de 1889, art. 8.
 - 19 Berchtold van Muyden, *Pages d'histoire lausannoise. Bourgeois et habitants*, Lausanne 1911, p. 563–564.
 - 20 Charles-Ferdinand Ramuz, *Découverte du monde*, Lausanne 1951, p. 14–16.
 - 21 Urbain Olivier, *La Marjolaine*, in: *Une voix des champs*, Lausanne 1872, p. 128–129; cf. André Lasserre et Françoise Châtelain, *La vie villageoise dans la région de Nyon au 19e siècle*, Lausanne 1988, p. 37–39.
 - 22 Olivier (cf. note 21), p. 142–143.
 - 23 D'autres documents textuels que les œuvres littéraires peuvent être utilisés, telle par ex. la description de Laupen par Holzer, exploitée par Schnegg (cf. note 1) ou des témoignages oraux comme ceux réunis vers 1940 par les auteurs de *l'Atlas de folklore suisse, I/2*, Bâle 1988, p. 701–760. Sur des femmes pratiquant le colportage ou divers métiers ambulants au 18e siècle: Anne Radeff, *Faire les foires. Mobilité et commerce périodique dans l'ancien canton de Berne à l'époque moderne*, in: *Bulletin du Centre Pierre Léon d'histoire économique et sociale*, 2–4 (1992), p. 67–83.
 - 24 Radeff/Pauchard/Freymond (cf. note 11). Nous renvoyons à cet ouvrage pour une présentation générale de la période étudiée. Ce livre a été rédigé par l'auteur de ces lignes en parallèle à un subsidie du Fonds national de la recherche scientifique (requête no 11-26318.89) et repose, pour les 19e et début du 20e siècles, sur Freymond-Bouquet (cf. note 11) et Monique Pauchard, *Les foires et les marchés à Lausanne et dans le canton de Vaud. Etude iconographique (1880–1930)*, mém. de lic., Lausanne 1988 (exemplaires consultables aux Archives cantonales vaudoises ou aux Archives de la Ville de Lausanne). Pour le canton de Berne, une très riche iconographie a été récemment publiée par Häusler (cf. note 8) et Ramseyer (cf. note 2).
 - 25 Sur l'ordinarité des foires et marchés, cf. Radeff (cf. note 8), p. 62. Il est frappant de constater que l'on ne trouve aucune image de marché dans la riche documentation iconographique publiée dans le catalogue d'exposition *Terre des femmes (Itinéraires Amoudruz VI)*, Genève 1989.
 - 26 Une exception remarquable: la gravure de 1794 représentant le marché du Molard à Genève, qui fait la couverture de Piuz/Mottu-Weber (cf. note 16).
 - 27 Cf. par ex. sur ces techniques: *La photographie en Suisse, 1840 à nos jours*, Berne 1992.
 - 28 Radeff/Pauchard/Freymond (cf. note 11), p. 140.

- 29 Ibid., p. 88–89.
- 30 Ibid., p. 123.
- 31 Ibid., p. 70.
- 32 Pauchard (cf. note 24), tableau 2.5.1: l'auteur a calculé le nombre de fois qu'apparaissent ces diverses actions; la vente et l'achat dominant, suivies par le passage, la discussion, enfin la pose ou l'installation de marchandises.
- 33 Ce phénomène a été étudié, entre autres, par Martine Segalen, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris 1980, p. 162–165.
- 34 Radeff/Pauchard/Freymond, (cf. note 11), p. 133.
- 35 Gotthelf (cf. note 3), p. 100.
- 36 Pauchard (cf. note 24), tableaux 2.1–2.8.
- 37 Sur ce problème, cf. Pauchard (cf. note 24), tableaux 3.1, 3.2.
- 38 C'est par ex. le cas des chapitres d'Anne Higonnet, *Femmes et images*, in: *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4: *Le 19e siècle*, éd. par Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Evreux 1991 ou du mémoire de Monique Pavillon, *La femme illustrée des années 20. Essai sur l'interprétation de l'image des femmes dans la presse illustrée, 1920–1930*, Lausanne 1986.
- 39 Beatrix Mesmer, *Le rôle des femmes dans l'industrialisation*, in: *1291–1991. L'économie suisse. Histoire en trois actes*, Saint-Sulpice 1991, p. 140–145, met en évidence ces multiples activités féminines.
- 40 Traduction libre: engraisser les cochons puis les apprêter, boire du café et faire un enfant chaque année, voilà l'affaire des femmes – un point c'est tout!, Gotthelf (cf. note 3), p. 598.